

Writing *Where it Floods*

Where it Floods, 2017, de Joel Benjamin, 47', États-Unis

Faisant suite à la projection de *Where it Floods*, Christophe Beaujean (ASA) interroge Joel Benjamin autour de l'écriture du film (dès lors, attention, spoilers ! – qui vous seront signifiés) et dans une moindre mesure, de sa réalisation et de sa production.

Christophe Beaujean introduit la discussion soulignant la triple casquette de Joel Benjamin, tout à la fois scénariste, producteur et réalisateur de *Where it Floods*, un film (très) indépendant. Quant à se concentrer sur la casquette de scénariste, Joel Benjamin nous entretiendrait-il de la genèse scénaristique du film ?

Le réalisateur explique qu'au commencement, il souhaitait écrire un conte. Il avoue s'être toutefois rapidement plus intéressé par « une histoire de gens ». C'est-à-dire une histoire composée de personnages plus profonds et plus complexes que ceux d'un conte. Au fil de l'écriture, ce désir s'amplifiant, Joel Benjamin creuse de plus en plus ses personnages et la durée du récit s'allonge finalement jusqu'à atteindre ces 47 minutes de film fini, probablement plus long que l'aurait été un conte. Le conte d'origine véhiculait l'idée d'un homme marié tombant amoureux d'une femme vivant dans les profondeurs marines. Cette idée de base demeure en somme dans le résultat final.

Christophe Beaujean mentionne ensuite les grandes inondations que l'Ouest des États-Unis a connu dans les années 90'. Le réalisateur rebondit : il a grandi dans l'Ohio et il était adolescent à l'époque. Il se souvient du bonheur juvénile de ne pas aller à l'école tandis que les adultes, eux, vivaient beaucoup plus mal la situation. Il se souvient également de son père essayant de conduire la voiture dans les rues inondées, ou encore de stades de foot immergés. Autant de moments marquants dont il a conservé toute une fantastique imagerie.

On retrouve des références à Terence Malik dans le film de Joel Benjamin. Le réalisateur confirme et mentionne *Days of Heaven* (Les Moissons du Ciel) : un film qu'il qualifie de très long, qui se déroule dans le Midwest, qui fait très « americana », dans lequel on admire le soleil se couchant au creux de magnifiques paysages et enfin, qui est traversé tout du long par une tension dans les relations humaines.

D'après C. B., il y a dans le film un contraste entre les paysages, la faune, la flore et la violence humaine... Joel Benjamin ne souhaitait pas rendre le paysage menaçant mais bien plutôt induire une sensation d'anomalie. Sur quoi, Christophe Beaujean, avec l'envie de creuser un peu plus dans l'histoire, mentionne la présence d'éléments scénaristiques propres au genre post-apocalyptique : des charognards, des étrangers, les réactions que ces derniers occasionnent, les conflits, ou encore le désir de partir face au désir de rester. Ces lignes de conflit ont-elles été construites dès la genèse du projet ? On devine chez Joel Benjamin un intérêt pour ces questions lorsqu'il révèle l'existence d'une version antérieure ancrée dans une catastrophe nucléaire puis la décision de changer de cap après le passage de l'ouragan Katrina. Pour le réalisateur, l'intention était de dépeindre les questions humaines liées à ce genre de catastrophe : à qui se fier ? Comment se nourrir ? Quelle routine salvatrice ou destructrice peut-on développer en pareille situation ? Comment tient-on le coup ? À quoi se raccroche-t-on ?

[Spoilers]

Qu'en est-il de l'obstination de Calvin ? Que savent les personnages des raisons cachées de son entêtement ? Le réalisateur mentionne d'abord les raisons officielles, explicites, de Calvin, celles qu'il donne dans le film : Calvin veut rester pour protéger son héritage familial (la ferme). Mais il se voile lui-même la face et, comme on l'apprend ensuite, il existe des raisons cachées, implicites : Calvin a une autre famille, il est tenu par un lien immuable. Quant à Patty, son épouse, elle connaît une partie du secret, mais n'en dit rien. Si elle avait parlé, elle aurait tout bonnement pu partir en prenant leur fils avec elle. Et puis, il y a Calvin, qui prend finalement la bonne décision, celle de partir... mais trop tard, bien trop tard !

Pour Joel Benjamin, dans le genre post-apocalyptique, les rôdeurs et autres charognards sont généralement présentés assez vite et sans ambiguïté comme les méchants. Or, il en a voulu autrement pour son film. Il a tenté de dépeindre ces rôdeurs comme un peu bizarres, de les faire passer pour peut-être tordus. Le réalisateur a voulu les rendre déroutants tout en laissant planer le doute sur leur nature : sont-ils mauvais ou sont-ils juste étrangers ?

La fin du film soulevant diverses questions du public, Joel Benjamin précise que si plusieurs fins ont été écrites, et qu'il ne savait pas d'emblée laquelle serait la définitive, il a toujours été clair qu'il s'agirait d'une tragédie. L'important était de ne pas prendre la voie facile. Il s'agissait de doser, d'amener la tragédie sans qu'elle n'apparaisse téléphonée. Il espère avoir réussi l'entreprise.

[Fin spoilers]

Et la production ?... Aux États-Unis, sauf chez Disney ou Pixar, il n'y a pas vraiment d'argent pour ceux qui souhaitent faire de l'animation, nous explique le réalisateur. A fortiori si vous souhaitez faire de l'animation pour un public adulte, auquel cas vous « pratiquez l'inconcevable », vous entrez dans une catégorie considérée comme impossible aux États-Unis. Joel Benjamin a donc financé son film de sa poche, a tout fait tout seul (aidé à trois reprises par un stagiaire estival) et a mis pas moins de neuf années à le réaliser. De l'écriture à la finalisation, il a dû gagner sa vie en même temps (NDLR : Il est enseignant). Même s'il lui a fallu beaucoup de persévérance, Joel Benjamin ne se plaint pas, il a simplement suivi un désir impérieux.

Un membre du public souligne l'expressivité des personnages : leur visage, leurs petits gestes, leurs yeux... et demande quelle a été la technique utilisée. Le réalisateur répond que tout est dessiné sur papier puis scanné et animé. Joel Benjamin souhaitait que ses personnages soient expressifs, et à cette fin, ils ont tous été riggés. (NDLR : c'est à dire « squelettés ». L'animateur 3D crée une ossature avec des points de flexion mobiles qui permettent à la morphologie du personnage de s'adapter fluidement à l'animation quand il bouge.) Ça a donc pris du temps, précise-t-il encore. Il souhaitait également que l'on sente l'espace et le présent. Il a donc pris le temps de travailler les mouvements de caméra. Cette construction lente, qu'il se plaît à qualifier de « procrastination technique », fut toutefois amusante.

Pour conclure, la question traditionnelle : quels sont ses projets futurs? Le réalisateur met l'eau à la bouche et fait sourire quand il répond que son prochain film s'intitulera *Relax* et qu'il s'agira d'une comédie à la narration non linéaire centrée sur un personnage hypocondriaque.